

Un néo-nominalisme exubérant

Joëlle Mesnil

Psychologue clinicienne. Université Paris7. <http://jmesnil5.blogspot.fr/>

Avertissement du 16 juillet 2012 : le texte qui suit, rédigé en 2003, constituait initialement un chapitre d'un livre jamais terminé, que j'avais intitulé : « L'être sauvage et le signifiant ». Il s'agissait de mettre en évidence l'apport spécifique de la pensée de Marc Richir à la psychopathologie.

Plus précisément, mon intention était de montrer que cette pensée phénoménologique très singulière permettait de mener à bien une critique d'une tendance néo-nominaliste de plusieurs approches psychopathologiques contemporaines, notamment celle de Serge Viderman, auteur de « La construction de l'espace analytique », qui demeure aujourd'hui encore un « maître » pour de nombreux analystes. Le lacanisme était également visé, quoique pour des raisons différentes ; l'était aussi pour une bonne part, la psychiatrie phénoménologique pour un troisième ordre de raisons.

On ne s'étonnera donc pas de la présence ponctuelle de renvois à des chapitres non présentés ici.

* * * * *

« ...à s'en tenir aux mots, on risque de perdre de vue la chose même... »¹

Si on considère le chemin parcouru de Freud à Serge Viderman, chez qui je mettrai en évidence une forme de nominalisme typiquement contemporain, on observe sans peine une évolution déréalisante qui n'est nullement propre à la pensée analytique.

Freud, qui en cela est encore, comme on l'a mainte fois souligné, homme du 19^{ème} siècle, s'appuie sur une théorie représentative du savoir: la connaissance, scientifique ou non, n'est pas pour lui une construction, mais la représentation d'une réalité préexistante. Même quand Freud parlera de construction, il s'agira en fait de reconstruction de fragments disparus mais qui sont considérés comme ayant bel et bien existé dans l'histoire effective du patient.

Il convient néanmoins d'être attentif au fait qu'il est parfaitement conscient, comme en témoigne le premier paragraphe de *Pulsion et destins des pulsions*², du rôle joué par la théorie dans la constitution même de son

¹ De Libera(A), La querelle des universaux, De Platon à la fin du Moyen Age. Seuil, 1996, p. 23.

² « Nous avons souvent entendu soutenir l'exigence selon laquelle une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et définis de façon tranchante. En réalité aucune science, fût-ce la plus exacte des sciences, ne commence avec de telles définitions(...) Dès la description, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on va chercher quelque part et certainement pas dans la seule

objet. Vingt ans plus tard, *Malaise dans la civilisation* témoigne de sa conscience aigüe de la crise de la raison qu' Husserl analyse au même moment dans *La crise des sciences européennes*. Mais là encore, sa position demeure réaliste.

Freud ne s'est pas intéressé au nominalisme. Pourtant, de même qu'il y a pour reprendre l'expression de Alain De Libera, « une raison husserlienne de s'intéresser au nominalisme médiéval »³, il y a à mon sens une raison freudienne, et j'ajouterais aujourd'hui « laplanchienne », de reposer la question du nominalisme et du réalisme dans le champ de la psychopathologie, tout en prenant soin de tenir compte de la différence d'ontologie entre l'époque médiévale et la notre.

Après avoir longtemps avoir utilisé pour moi-même le terme de nominalisme dans une acception d'ailleurs toujours péjorative, j'ai été tentée un temps d'y renoncer précisément parce que c'était un terme extrêmement problématique et souvent ambigu. Puis, au bout du compte, je l'ai conservé *pour cette même raison*: ce qui s'était présenté comme un obstacle dans l'élaboration d'une question concernant les rapports du langage et de la réalité s'avérait en définitive en être une partie constituante. J'ai ainsi été amenée à lire des textes vers lesquels je n'aurais jamais songé me tourner initialement, en particulier l'ouvrage de A. De Libera sur *La querelle des universaux*, puis *La référence vide*, ainsi que l'ouvrage de Cyrille Michon, *Nominalisme. La théorie de la signification d'Occam*. Enfin, la lecture d'un article du même Michon sur *Le nominalisme et les relations* m'apporta des éléments qui devaient s'avérer décisifs pour la suite de ma réflexion.

Tout en étant d'accord avec C. Michon pour qui le terme de « nominalisme » « souffre d'une trop grande multiplicité d'usages »⁴, je l'emploie donc parce que du point de vue qui m'intéresse ici, c'est cette ambiguïté et cette multiplicité d'usage qui m'ont mise sur la voie d'une problématique nouvelle qui exigeait des remaniements conceptuels dont la nécessité ne serait pas apparue aussi clairement, si contournant l'obstacle au lieu de l'affronter, j'avais renoncé à l'usage de ce terme.

L'emploi du même terme que celui qui a servi depuis le moyen âge à désigner une posture particulière quant aux relations qui se nouent entre réalité et langage, va justement nous donner l'occasion de préciser des différences fondamentales quant à la réalité dont il va être question pour son vis-à-vis: le réalisme quand celui-ci devient « phénoménologique », c'est-à-dire, en ce qui concerne la phénoménologie à laquelle je me réfère, pré-symbolique ou pré-individuel.

expérience nouvelle. De telles idées -qui deviendront les concepts fondamentaux de la science- sont, dans l'élaboration future des matériaux encore plus indispensables. Elles doivent comporter d'abord une certaine mesure d'indétermination ; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles se trouvent dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en renvoyant de façon répétée au matériel de l'expérience auquel elle semble être emprunté mais qui leur est en réalité soumis ». « Pulsions et destins des pulsions », in *Metapsychologie*, Gallimard, coll Idées, p 11-12.

³ De Libera(A), *La querelle des universaux, De Platon à la fin du Moyen Age*, Seuil, 1996, p. 26.

⁴ Michon(C), « Le nominalisme et les relations », in *Le temps des savoirs, La dénomination*, Odile Jacob, 2000, p. 121.

Rappelons tout d'abord quelques caractéristiques considérées comme étant propres à tout nominalisme : celles qui justifient l'emploi d'un terme commun en gardant à l'esprit que ces caractéristiques se sont dessinées dans un contexte concret où il s'agissait de se donner les moyens de répondre à une question. Cette question cruciale qui se pose à la philosophie médiévale des 11^{ème} et 12^{ème} siècle où prend son origine la querelle des universaux est le plus souvent formulée en ces termes: est ce qu'à toutes les déterminités universelles (par exemple « l'homme »), correspond une réalité indépendante de la pensée, ou bien n'existe-t-elle qu'en pensée? De Libera, de même que Michon n'ont pas manqué de souligner combien la question posée ainsi rendait impossible une réponse rigoureuse. En effet, si elle paraît simple, c'est qu'elle est posée d'une façon caricaturale qui ne permet pas de discerner la complexité de ses enjeux. Que signifie-t-elle dès lors qu'on commence à interroger la signification de chacun de ses termes ?

De Libera montre bien à quelles impasse on arrive lorsqu'on s'évertue à simplifier une question irréductiblement complexe, et quand en plus on la sort d'une *episteme* pour la faire entrer dans une autre, comme si elle était transportable sans modification. Tel est le cas par exemple si on demande:

« y a-t-il ou non des universaux *dans le monde*? Une réponse affirmative est *le réalisme*, une réponse négative, *le nominalisme* ».

A. De Libera demande alors si

« le problème philosophique des universaux n'est pas exagérément réduit (où classer en effet, dans cette perspective le réalisme de la doctrine husserlienne des essences qui, contre Platon, professe leur non-existence empirique ou mondaine?)... ».

Il est utile et certainement nécessaire, en première approche, de rappeler les définitions du Lalande, mais nous verrons que cela n'est pas suffisant du fait même de l'évolution récente des contextes au sein desquels s'inscrivent les différents nominalismes : « il faut se défaire de l'illusion anhistorique » dit De Libera. Et pourtant il faut bien qu'une constante justifie l'emploi d'un unique terme !

Le recours au dictionnaire n'est donc pas injustifié. Voici les définitions du Lalande:

« A. Doctrine d'après laquelle il n'existe pas d'*idées* générales (au sens A de ce mot), mais seulement des signes généraux. (Roscelin, Guillaume d'Occam, Hobbes). »

Suit une citation de Condillac:

« Qu'est ce au fond que la réalité qu'une idée générale et abstraite a dans notre esprit ? Ce n'est qu'un nom; ou, si elle est autre chose, elle cesse nécessairement d'être abstraite et générale. » (Condillac, Logique,

ch.V: « Considérations sur les idées abstraites et générales , ou comment l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite. »⁵

« B Nominalisme scientifique », nom commun sous lequel on englobe toutes les doctrines contemporaines qui substituent, dans la théorie des sciences, les idées de conventions, de commodité, de réussite empirique, à celles de vérité et de connaissance du réel. Voir notamment Ed. Le Roy, Science et Philosophie, Revue de métaphysique, novembre 1899, et : « Sur la valeur objective des lois physiques », Bulletin de la société de philosophie », mai 1901. »

Au tournant du siècle des mathématiciens, mais aussi des logiciens et des philosophes ravivent les anciennes querelles sur la nature des objets mathématiques : sont-ils purement arbitraires, conventionnels, ont-ils un répondant dans le monde empirique? Hilbert qui défend une position nominaliste s'oppose alors à Gödel pour qui : « la création des objets mathématiques déborde ce que les instruments théoriques - ou les langages formels - nous en disent à un moment donné ».⁶ Le nominalisme scientifique a suscité dès son apparition des objections et lors qu'il a pris un caractère outrancier :

« Quelques personnes ont été frappées de ce caractère de libre convention qu'on reconnaît dans certains principes fondamentaux des sciences; elles ont voulu généraliser outre mesure, et en même temps elles ont oublié que la liberté n'est pas l'arbitraire. Elles ont abouti ainsi à ce qu'on appelle *le nominalisme*, et elles se sont demandé si le savant n'est pas dupe de ses définitions... », Poincaré, La science et l'hypothèse, introduction, p.3.

Il est vrai, comme le remarquent les auteurs du dictionnaire que :

« le point de départ du nominalisme scientifique n'est pas l'ancien nominalisme des logiciens; mais il reste un caractère commun entre les deux doctrines, qui justifie la communauté d'appellation: refuser toute valeur objective à nos concepts, et par suite aux lois scientifiques. Si ce n'est pas là ce que vise cette doctrine, elle n'a plus rien de spécifique. » (L. Couturat).

Cependant, alors que le nominalisme du moyen âge, plus particulièrement celui d'Occam, défend l'idée que les universaux, c'est à dire les genres et les espèces n'existent pas ailleurs que dans l'esprit humain et que seul le concret existe, il conserve une conception absolue de la vérité. On pourrait dire que jusqu'à un certain point son nominalisme se met au service d'un réalisme. C'est ainsi que C. Michon insiste sur l'idée qu': « ...aucun

⁵ Lalande (A), Vocabulaire technique et critique de la philosophie, PUF, 10ème ed, 1968, p. 686.

⁶ Saint-Sernin (B), La raison au XXe siècle, Seuil, 1995, p. 151

nominaliste médiéval ne tient la relation, au moins la relation réelle, pour un produit de l'esprit humain (ou autre) ce qui reviendrait à rendre l'énoncé de la relation relatif à cet esprit ou à ces esprits (...) Pour Ockham, si Dupond ressemble à Dupont, cela reste vrai, même si personne n'est là pour le penser. »⁷ Ce qu'il nie c'est que le concept de ressemblance existe indépendamment de sa manifestation concrète. Cet anti-relativisme est certainement ce qui le distingue le plus radicalement du nominalisme propre au formalisme logique qui consiste à substituer dans la théorie des sciences, l'idée de convention à celle de vérité et de connaissance.

C'est dans le prolongement d'un tel refus d'objectivité et en référence à ce caractère conventionnel de la norme scientifique qu'on peut parler de nominalisme contemporain, et notamment psychanalytique, par exemple, quand on dit que l'inconscient n'est qu'un concept opératoire, ou qu'un analyste comme Videman va jusqu'à soutenir que « l'inconscient n'est que ce que nous en disons ». Pourtant, comme on le verra, un pas de plus a alors été franchi. D'un nominalisme qui demeurait malgré tout « économe » on est passé à un nominalisme « exubérant », c'est à dire multiplicateur d'entités.

J'aborderai maintenant la nature exacte de la difficulté que j'ai longtemps rencontrée chaque fois que je me trouvais confrontée au terme « nominalisme » lors de lectures de textes contemporains. Dans ces textes, « nominalisme » dans certains cas désignait une attitude d'esprit qui consiste à ne croire qu'aux « effets de langage », comme on dit aujourd'hui (l'emploi du terme étant alors le plus souvent péjoratif), et dans d'autres, il semblait évoquer pour ainsi dire l'inverse : le souci d'éliminer les concepts qui ne renvoient à aucune réalité indépendante. Le seul point assuré était que ni l'un ni l'autre de ces « nominalismes » ne pouvait se confondre avec une quelconque forme de réalisme. Il ne s'agissait pas non plus d'une « simple question de terminologie ».

C'est alors que je me suis aperçue que, si l'idée de langage sans référence était dans ces deux cas présente, c'est la valeur qu'on accordait à cette privation qui changeait, et même, s'inversait. Ce qui était combattu au moyen âge, était désormais revendiqué, du moins chez certains auteurs. Le renversement qui s'était opéré, au fond n'était pas tout à fait nouveau puisque déjà, on l'a vu, le nominalisme scientifique avait ouvert la voie à un nominalisme irréductible au nominalisme médiéval, mais alors que le premier nominalisme scientifique, celui qui apparaît au tournant des 19 et 20ème siècle, tout en renonçant à la norme de vérité-adéquation maintenait son exigence d'économie ontologique, ceux qu'on pourrait appeler les néo-nominalistes, dont l'apparition est contemporaine d'une nouvelle « pensée » post-moderne et relativiste, au contraire renonçaient au principe d'économie qui semblait jusqu'alors caractériser tout nominalisme, au point qu'il m'a paru justifié de les qualifier d'« exubérants », qualificatif auquel recourent d'ordinaire certains nominalistes pour parler de certains réalistes, par exemple Russel quand il parle de Meinong.

Pourquoi avoir persisté à qualifier de « nominalistes » des penseurs qui avaient totalement renoncé à faire usage du fameux rasoir d'Occam ? Parce qu'une caractéristique qui me paraît être la dernière à laquelle on puisse

⁷ Michon(C), La dénomination, p. 134.

renoncer, à moins d'en finir avec la notion de nominalisme elle-même, était encore présente. Il n'a toutefois pas été facile de l'identifier!

Le problème qui s'est posé à moi à propos du nominalisme contemporain n'est pas sans rapport avec celui que posait Paul. Vignaux en 1977 à propos du nominalisme médiéval:

« Deux manières sont concevables pour aborder et délimiter un ensemble de faits intellectuels désignés comme « nominalisme médiéval ». On pourrait accepter au point de départ un concept de *nominalisme* antérieurement acquis dans une réflexion philosophique, et à partir de ce concept circonscrire en quelque façon à *priori* le champ médiéval de recherche. On peut aussi interroger immédiatement les données connues d'histoire de la culture au Moyen Age: si on y trouve des oeuvres qui apparaissent typiques d'un *nominalisme* signalé par ce terme dans cette histoire même, l'analyse de ces oeuvres conduira à proposer à *posteriori* une notion du « nominalisme médiéval »⁸

De Libera refuse la première solution qui est telle qu' « on ne retrouvera pour finir que ce que l'on a posé au départ. »⁹ Il donne l'exemple du nominalisme de Goodman et nous dit que partir d'une définition goodmanienne du nominalisme pour voir ensuite ce qu'il en était au moyen âge du nominalisme ainsi préalablement défini grâce à un philosophe contemporain, c'est commettre une erreur : négliger le sens technique du concept chez ce philosophe, sens qui n'est pas séparable d'un ancrage épistémologique qui n'est justement pas celui du moyen âge.

On aurait tort de croire que la question est simplifiée du fait que les auteurs que je qualifie de « nominalistes » sont des contemporains : ne pourrait-on pas tout de même recourir pour eux à la « définition » goodmanienne du nominalisme ?

Eh bien justement non!

Plusieurs orientations de pensée coexistent aujourd'hui et il y a un monde entre le nominalisme de Goodman et celui de Viderman. Goodman, du point de vue qui m'intéresse ici, celui des rapports entre sémantique et ontologie, est plus proche du nominalisme d'Occam que de celui de Viderman. Nelson Goodman, ou encore Quine ou Popper sont certainement les représentants les plus illustres du nominalisme contemporain, mais pas au sens où, dans une ligne déjà largement établie mais sans justifications suffisante, j'emploie le terme. Chez Goodman, le nominalisme correspond au refus d'admettre toute entité autre qu'individuelle. C'est d'ailleurs une caractéristique essentielle de ce qu'on entend le plus souvent par nominalisme (même si, ce qui complique les choses, un réaliste dans certain cas peut aussi la revendiquer).

Goodman et Quine écrivent: « Nous ne croyons pas dans les entités abstraites » et Goodman seul écrit: « le monde est un monde d'individus. » Le nominalisme de Goodman consiste à ne reconnaître d'existence qu'aux

⁸ P. Vignaux cité par A. De Libera, *ibid*, p. 20.

⁹ *ibid*, pp. 21-22.

individus alors que Goodman avec Quine élimine toutes les entités abstraites; Goodman seul n'élimine que ce qui n'est pas individu.¹⁰

Mais le plus important à mes yeux, ce qui démarque de la façon la plus radicale le nominalisme de Goodman (et de Quine ou de Popper) de celui d'autres auteurs contemporains comme Vidlerman, c'est que, comme celui d'Occam, il est, pour reprendre une expression de son traducteur français: une « hygiène épistémologique régulatrice et préventive. »¹¹ Il s'inscrit dans un souci d'économie ontologique et c'est bien en cela qu'il appartient jusqu'à un certain point à un courant plus proche du nominalisme médiéval qu'au nominalisme auquel je m'oppose fermement. Pourquoi « jusqu'à un certain point » ? Parce que comme le remarque De Libera, beaucoup de réalistes du moyen âge, du moins d'auteurs reconnus par l'historiographie comme tels seraient nominalistes au sens de Goodman!

Popper défend lui aussi un nominalisme qui est globalement plus proche de ses formes médiévales que de celui « multiplicateur d'entité » dont je fais la critique ici. Pour Popper, (celui de 1957, de *Misère de l'historicisme*, c'est à dire de l'époque où il défend un « nominalisme méthodologique » qui est un « individualisme méthodologique »), mettre en question les relations, c'est alors contester l'existence autonome d'entités collectives comme par exemple la société, la nation, le peuple etc... Le nominalisme méthodologique du premier Popper est lui aussi de type « médiéval » en ce que même s'il n'est plus avant tout question pour lui de l'existence des universaux, (ie des espèces, des genres, des propriétés et des classes), il s'agit d'entités communes qui sont frappées de la même suspicion et de la même absence d'ontologie que les premiers. (ceci ne concerne évidemment pas le Popper plus tardif de « *La quête inachevée* », son autobiographie où il met en question ces premières positions devenues entre temps célèbres, celles auxquelles on se réfère généralement). Le premier Popper refuse la réalité aux entités collectives de la même façon qu'Occam la refusait aux universaux.

On peut parfaitement adopter la position nominaliste de Goodman ou celle de Popper tout en dénonçant le nominalisme « exubérant ». Goodman, qui se dit nominaliste et ontologiquement économe ne pourrait tolérer le nominalisme multiplicateur d'entités de Vidlerman auquel je reproche précisément d'avoir renoncé à toute « hygiène épistémologique régulatrice et préventive ».

Qu'est ce qui autorise donc l'emploi du même terme?

Quelques rappels historiques sont encore nécessaires pour répondre.

On sait que dans la scolastique tardive, Guillaume d'Occam adopte dans la *querelle des universaux* un point de vue qui consiste à dire que seul le singulier est réel et que ce qui est universel n'existe que dans notre esprit. Mais comme le remarque De Libera :

¹⁰ Sur ce point, se reporter à De Libera, *ibid*, p. 21.

¹¹ Morizot (J), Introduction au livre de Goodman(N), *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles*, Jacqueline Chambon, 1990, p. 15

« Si l'on s'en tient au programme minimal énoncé dans les slogans, on devra constater que nombre de réalistes médiévaux (c'est à dire de philosophes médiévaux traditionnellement considérés comme réalistes par l'historiographie) professent que le monde est un monde d'individus ou, si l'on préfère, que seuls *existent* des individus. »¹²

De même, aujourd'hui, contrairement à ce que pourrait laisser penser l'habituelle classification qui fait de la phénoménologie transcendantale un idéalisme¹³, un phénoménologue qui défend malgré tout une position qu'on peut qualifier de « réaliste », considérera généralement que seul le singulier est réel. Mais notons le, seul un philosophe dont la phénoménologie est « non symbolique », c'est à dire qui est bien conscient de ce que l'institution peut subrepticement avoir introduit de détermination dans son phénomène, sera à même de défendre une telle position. J'aborderai dans un travail intitulé « symbolique et phénoménologique » la question de la phénoménologie « non symbolique ».

La proposition « seul le singulier est réel » n'est donc pas propre au nominalisme.

Mais il en va de même pour le principe d'économie ontologique!

Ainsi, Michon observe-t-il qu'au moyen âge, un réaliste peut tout autant qu'un nominaliste revendiquer un principe d'économie. Dans l'opposition nominalisme/réalisme, ce principe n'est donc pas toujours discriminant et les textes contemporains que je sou mets à la critique attestent sans ambiguïté que même des nominalistes y renoncent.

Comment dans ces conditions répondre à la question : qu'est ce qui justifie l'emploi du terme « nominalisme » par delà toutes les variations que nous venons de constater ? Car il faut bien qu'au moins un caractère subsiste, qui autorise à utiliser le même terme. Avant d'en venir à la réponse qui nous est donnée par C. Michon, j'ajouterai une dernière remarque concernant mon choix de ce terme problématique : Le terme de nominalisme, ou de nominaliste n'est *jamais* revendiqué par ceux que je qualifie de néo-nominalistes ou de nominalistes « exubérant ». Ce sont leurs adversaires qui en revendiquent l'usage, toujours péjoratif.

Je donnerai à titre d'exemple quelques citations empruntées à des textes de Marc Richir. Une lecture attentive m'a convaincue que chez cet auteur deux emplois du terme nominalisme coexistent : l'un qui renvoie à la forme d'une tautologie logique, l'autre à celle d'une tautologie symbolique. Dans les deux cas mais de façon bien plus radicale dans le premier, le langage semble se fermer à tout dehors.

Le nominalisme est presque toujours invoqué quand Marc Richir se réfère à Hegel: l'auteur de *Phénoménologie et Institution symbolique* note qu'en réalité la phénoménologie de Hegel ne part pas du phénomène (pré-symbolique) mais du concept pur :

¹² *ibid*, p.21.

¹³ Se référer pour une approche critique de cette question à l'article de Pablo Posada Varela : « concrétudes en concrecences. *Eléments pour une approche méréologique de la réduction phénoménologique et de l'époché hyperbolique* », in *Annales de Phénoménologie*, 2012, p 39.

« ..la "vérité" (au sens hegelien) de l'hegelianisme n'est finalement qu'un "nominalisme" habilement dissimulé par une "ruse de la Raison"..... »¹⁴

Dans *La crise du sens et la phénoménologie*, Marc Richir dit encore de la pensée hégélienne:

« Elle oscille, d'une part, vers la capture symbolique dans le *Gestell* quasi-heideggerien de la répétition mécanique du schéma dialectique (position, négation, nouvelle position) comme schéma *unique* du langage dans sa "fonction aléthéique", d'autre part vers la dégénérescence en une tautologie logique d'un nouveau style où ce n'est plus que cette formule dialectique qui s'affirme elle-même comme forme logique dans une sorte de néo-nominalisme dissimulé où cette forme elle-même est censée énoncer d'elle-même la réalité de tout réel »¹⁵

Dès lors Hegel, mais aussi tous ceux qui adopteront son système de pensée cédera à « l'illusion que, hors de l'institution symbolique, il n'y a tout simplement rien... »¹⁶ Les critiques adressées par Marc Richir à l'endroit de ce néo-nominalisme concerneront à maintes reprises Lacan, et de façon générale, les structuralistes. Je montrerai qu'elles concernent tout autant les défenseurs d'une psychanalyse « déconstructive » se réclamant quant-à elle de Derrida. Dans *La crise du sens et la phénoménologie*, Richir observe que la science défendue par le Cercle de Vienne (le physicalisme, le logicisme), est prise dans une tautologie logique¹⁷, et il craint que certaines tendances épistémologiques contemporaines n'aboutissent à une « science entièrement *nominaliste* dans la mesure où elle ne ferait que s'énoncer elle-même. »¹⁸

Mais, et c'est un point qu'il faut souligner, le nominalisme ne concerne plus seulement les concepts, c'est désormais tout le langage qui est concerné. Dans les *Méditations phénoménologiques*, Marc Richir s'oppose à un exercice « quasi nominaliste » du langage où le sens n'est plus sens que de lui-même, « solution verbale »¹⁹. De même, dans un texte consacré à la poésie de Jacques Garelli, il oppose à une poésie qui de quelque façon dit quelque chose du monde, une poésie qu'on pourrait qualifier d'autotélique et en laquelle il voit encore une forme de nominalisme :

¹⁴ Richir (M), *Phénoménologie et institution symbolique*, J. Millon, 1988, p. 137

¹⁵ Richir (M), *La crise du sens et la phénoménologie*, J. Millon, 1990, p. 161.

¹⁶ *Phénoménologie et institution symbolique*, p. 136.

¹⁷ *La crise du sens*, p. 47

¹⁸ *ibid.*, p.144

¹⁹ Richir (M), *Méditations phénoménologiques*, J. Millon, 1992, p. 124

« si la poésie est autre chose qu'un "nominalisme de second degré"(....) si donc le poète n'est pas seulement celui qui écrit, mais aussi et surtout celui qui écoute, c'est qu'il est au lieu où se rencontre une nécessité qu'il ne fait pas tout simplement parce qu'elle le fait.... »²⁰

« Quelque chose » s'impose à lui dans le creux de ses images. L'effet de sens de l'image poétique « n'est pas purement arbitraire et "nominaliste"(....)l'image poétique *désigne quelque chose...* »²¹

La poésie est ainsi nominaliste quand elle cesse d'indiquer « en creux un phénomène de monde qui y est en ait visé »²² Des phénomènes en creux dans l'image poétique, Richir dit:

« C'est cela seul qui nous "sauve" du nominalisme, à savoir des "jeux de langage", qui seraient, au mieux, autant de jeux possibles mais par là même gratuits, de la temporalisation/spatialisation en langage.... »²³

« Le phénomène de langage ne serait rien, pas même phénomène, s'il n'était *chiasme se schématisant* en propre de *phénomènes*, le phénomène "verbal" (parlé ou écrit) et le phénomène "visé"(....) Le langage autrement dit ne dirait jamais rien que lui même, et le monde ne serait rien d'autre que le langage dès lors dépourvu d'extériorité. Nous serions immergés dans une sorte d'absolu nominalisme, qui serait même incapable de se concevoir..... »²⁴

Il serait possible de citer des dizaines d'exemples de cet emploi du terme « nominalisme » chez Marc Richir. « Nominalisme » renvoie donc sans doute possible chez lui à « jeu de langage arbitraire, jeu gratuit de signifiants, jeu qui a bien renoncé au principe d'économie ontologique , et surtout jeu de langage dépourvu de toute dimension référentielle (encore qu'il faille être prudent quant à l'utilisation du terme de « référence » quand le langage dont il s'agit est phénoménologique: l'image du chiasme en rend difficile l'usage).²⁵

Cette notion de chiasme est en effet cruciale quand il s'agit d'aborder un langage non plus symbolique mais phénoménologique. M.Richir nous dit que :

²⁰ *Phénoménologie et institution symbolique*, p. 299

²¹ *ibid*, pp. 304-305.

²² *ibid*, p. 323

²³ *ibid*, p. 330.

²⁴ *ibid*, p. 302

²⁵ Pour une approche très approfondie de cette question, l'article de Pablo Posada Varela (*op cit*), a été extraordinairement éclairant, à tel point qu'il me paraît désormais nécessaire de reprendre à nouveau frais mon propre travail sur le nominalisme en y intégrant l'élaboration de ce jeune philosophe. La pensée de ce « quelque chose » qui ne relève pas d'une ontologie au sens classique et qui pourtant est « non arbitraire », d'une approche philosophique qui renonçant à tout réalisme ancré dans une ontologie a pourtant « une prétention *sachlich* »(p. 9) est chez lui conduite d'une façon qui s'ancrant dans la lecture de Husserl et notamment de la Troisième recherche logique, de même que dans une connaissance exceptionnellement approfondie de l'œuvre Marc Richir, fait apparaître une approche singulière qui met fortement l'accent sur la « *non arbitrarité à laquelle la phénoménologie s'intéresse...* » (p 11)

« dans ce chiasme se schématisant du sens (...), le sens s'ouvre à autre chose que lui même qui n'est pas de langage, mais hors langage (...) sans cet écart, le sens serait nécessairement aveugle, c'est à dire absent de soi. Il serait toujours déjà éclaté, dispersé, ou disséminé (Derrida) en significations, c'est à dire en "êtres" symboliques correspondant strictement à l'institution symbolique de telle ou telle langue empirique: le nominalisme, à supposer qu'on puisse encore en parler puisqu'il n'y aurait plus de sens, serait "absolu" »²⁶

« Ce quelque chose qui est "l'autre chose hors langage" »²⁷ est l'instance critique, le réel phénoménologique qui prévient le langage du nominalisme. C'est précisément ce fait qu'il ne soit plus question des concepts, mais du langage ordinaire qui m'a amenée à faire mienne la position de Marc Richir. En effet, la parole du patient est singulière: elle ne met pas en jeu des concepts mais le langage ordinaire. On verra que dans le cas de l'usage analytique de la parole, tant du côté du patient que de celui de l'analyste, l'instance critique qui garantit justement qu'on n'est pas dans un pur nominalisme, c'est à dire un jeu gratuit de langage, c'est le phénomène de monde hors langage, « le phénomène comme rien que phénomène » auquel ne correspond aucun noumène; ceci pour le versant phénoménologique du réel car c'est aussi le signifiant inconscient, sur le versant symbolique (au sens où Richir emploie le terme). Mais il apparaîtra aussi que d'une façon générale, ni les psychanalystes ni les psychiatres qui s'inspirent du courant phénoménologique n'ont accordé à cette instance critique l'attention qu'elle exigeait.

Des paradoxes du même type que celui que je nommais dans ma thèse « de Baudrillard »²⁸ sont apparus chez les analystes qui ont voulu recourir à l'idée de parole « inauthentique » alors qu'ils avaient par ailleurs renoncé à la notion de vérité comme instance critique. Certains analystes ont ainsi parlé de « fausses associations »: c'était par exemple le cas d'une psychanalyste lacanienne de la Société de Psychanalyse Freudienne, Catherine Kolko. Lors d'un séminaire qui s'est tenu en 2000, elle disait qu'elle avait parfois l'impression en séance que le patient enchaînait les mots et les images d'une façon qui lui paraissait manquer d'un fondement, d'un ancrage qui leur aurait conféré quelque authenticité (elle n'employait pas ce terme, mais il me semble que je respecte le sens de ses propos). Le terme de « fausses association » qu'elle risquait alors suscita dans l'assistance une réticence qui chez certains alla jusqu'au rejet. Deux convictions s'affrontaient sans qu'une argumentation puisse être mise en oeuvre. C'est que faute d'une philosophie appropriée du langage, il était bien impossible de fonder en théorie de telles

²⁶ *La crise du sens*, p.184.

J'attire l'attention du lecteur sur le fait que l'article de P. Posada Varela montre clairement ce qui distingue radicalement la pensée de Richir de celle de Derrida. La désontologisation qu'il évoque, en effet « loin d'aller dans le sens d'une dissémination, va dans le sens d'une remise en jeu de la concrétence », P. Posada Varela ajoute en note : « Ce point est capital pour cerner la distance entre la démarche de Richir et celle de Derrida... » (p 18). Or, la dissémination est une notion cruciale pour Videman, à tel point qu'il a intitulé l'un de ses livres, « Le disséminaire » ! La pensée de Pablo Posada Varela me paraît apporter un fondement théorique à la différence que j'ai toujours tenu à établir fermement entre un « anti-réalisme » de la déconstruction, et ce que j'ai appelé dans ma thèse un « réalisme non-objectal ». (<http://www.scribd.com/doc/18278377/These-de-Joelle-Mesnil1988> et: <http://www.scribd.com/doc/17895304/Scanladesymbolisationenquestion>).

²⁷ *ibid*, p.184

²⁸ Ce que j'appelais le « paradoxe de Baudrillard » dans ma thèse, consistait à dénoncer l'emprise de la « forme signe » dans la société dite de consommation tout en regrettant au même moment une perte de référence des langages, mais cela tout en ne concevant la référence comme ne pouvant être autre que celle d'un signe ! De ce fait, la critique sapeait elle-même ses bases.

intuitions. Je dirais pour ma part que C.Kolko parlait alors d'associations « nominalistes » au sens désormais ici retenu. Il y avait là une intuition que je n'hésiterai pas à qualifier de phénoménologique. L'idée même de « fausse » association supposait une instance critique par rapport à laquelle la notion même de fausseté soit concevable.

Lorsque la même année, j'ai voulu présenter au groupe lacanien la dernière conception husserlienne du langage qui me paraissait particulièrement à même d'apporter un fondement théorique à ces intuitions, l'idée d'un langage « phénoménologique » ancré dans un « réel » phénoménologique fut refusée très vigoureusement. C'est évidemment une position à première vue parfaitement anti-lacanienne, mais il m'a semblé qu'on trouvait chez nombre de membres de la Société de Psychanalyse Freudienne une ouverture à des approches différentes, qui distingue très fortement cette association d'autres plus fermées comme La cause freudienne. La tolérance rencontrait ici sa limite !

On sait qu'il existe aussi des psychanalystes qui comme Jean Oury, se réclament de Lacan tout en recourant à des concepts phénoménologiques, en particuliers celui de « pathique », en précisant d'ailleurs: « le pathique, c'est justement la dimension de l'existence la plus étouffée dans la vie courante. »²⁹ Remarquons qu'elle l'est tout autant dans les approches théoriques les plus typiquement contemporaines ! Il parle aussi du « pré-prédicatif »³⁰ et se réfère constamment à H. Maldiney, J. Schotte (qui est lui aussi « lacanien et phénoménologue »), E. Straus... Dans un autre travail (inédit), j'évoque également Gisela Pankow qui propose une approche de la psychose où phénoménologie et psychanalyse lacanienne se rencontrent.

Comment fut reçue ma présentation sur Husserl?

Mon exposé terminé, la première remarque qui me fut adressée est qu'Husserl n'avait pas saisi ce qui fait la spécificité du langage et qu'on pouvait me faire le même reproche, puisque je prétendais qu'il pouvait y avoir du langage sans qu'il ait du signifiant. L'idée qu'il puisse exister *deux* langages, l'un symbolique, l'autre phénoménologique, fut violemment rejetée. Pourtant comment, si on s'en tient exclusivement à la dimension symbolique justifier et fonder en théorie la notion de « fausse association » ? Comment parler de fausseté quand on ne dispose pas d'un critère de vérité ? C'est toujours quand le phénomène de monde disparaît que le nominalisme survient ; en ce sens on peut dire que si les fausses associations des patients étaient « nominalistes », il fallait que le thérapeute ne le soit pas tout à fait pour les détecter!

Richir, lui même s'est penché sur la question des associations en psychanalyse, de même que J. Garelli. Je n'aborderai toutefois pas leurs remarques dans cadre de ce court exposé.

Les quelques citations qui précèdent nous ont permis -au moyen d'exemples d'emplois précis- de mieux cerner ce qu'il faut entendre dans mon travail par « nominalisme », et ont bien mis en évidence une caractéristique de *tout* nominalisme, celle qui légitime l'emploi d'un terme unique: l'absence de dimension ontologique d'un

²⁹ Oury (J); L'aliénation, Galilée, 1992, p. 146

³⁰ *ibid*, p. 227

langage. Mais il convient d'être très prudent avec l'emploi de ce terme « ontologique » car il pourrait induire en erreur. Si j'ai jusqu'ici, la plupart du temps invoqué la dimension « ontologique » du langage qui mettait en œuvre une « référence non-objectale », c'était faute d'un terme plus approprié. Maintenant, je trouverais plus juste de dire, à la place de « ontologique » : « qui a une prétention *sachlich* », comme le fait Pablo Posada Varela dans le dernier article qu'il a publié dans *Annales de Phénoménologie* (voir ici note p12).

Les différents nominalismes, médiévaux et contemporains, « économes » et « exubérants » ont tous un point commun condensé par Cyrille Michon en une formule aussi claire que brève: « Pas de nominalisme sans la formule générale: *ce qu'on appelle...ne sont que des mots.* »³¹

Les caractéristiques habituellement considérées comme propres au nominalisme, principe d'économie ontologique et restriction de l'ontologie aux individus n'étant pas, on l'a vu, des critères spécifiques. Cette formule caractéristique de tout nominalisme « ce qu'on appelle...ne sont que des mots » appelle un premier commentaire :

Si « x » n'est qu'un mot, c'est qu'il relève de la dimension « symbolique » en tant que déterminante. Autrement dit, le nominalisme quel qu'il soit a pour caractéristique irréductible de reposer sur une logique ensembliste-identitaire, pour reprendre une expression de Castoriadis. A partir du moment où on sort de ce cadre ensembliste-identitaire, comme l'a bien vu Gilbert Simondon,³² nominalisme et réalisme changent du tout au tout, car il devient envisageable de concevoir une réalité, mais préférons ici le terme de réel, un réel donc, impensable selon cette logique et néanmoins parfaitement réel, c'est à dire existant dans une relative indépendance de la pensée que nous en avons (relative parce qu'il ne peut non plus être question ici d'un en soi).³³

La formule de Cyrille Michon étant posée et acceptée, on peut et on doit revenir aux distinctions qui s'imposent entre les différents nominalismes. J'en suis venue à penser qu'il fallait distinguer trois sortes de nominalismes et de nominalistes. Pour plus de commodité, je l'ai appelé N1, N2, et N3 avec pour vis à vis réalistes: R1, R2, et R3.

N1 a pour paradigme, le nominalisme d'Occam, mais le nominalisme de Goodman qui comme le nominalisme médiéval, a pour souci d'éliminer les fausses entités et défend un principe d'économie ontologique relève aussi de N1.

³¹ Cyrille Michon, « Le nominalisme et les relations », in revue *Le temps des savoirs*, n°1, avril 2000, p124.

³² J'aborde la pensée de G. Simondon, notamment par une lecture de « L'individu et sa genèse psychobiologique », dans un autre texte où je m'efforce de définir le réalisme « non-objectal ».

³³ Là encore, la lecture de « Concrétudes en concrecences » (op. cit) de Pablo Posada Varela, m'a convaincue que même sans se référer à Simondon, on pouvait développer une argumentation similaire. Alors qu'il s'interroge sur « le statut phénoménologique de la méréologie » dans sa relation avec l'architecture, P. Posada Varela remarque : « on se situe ainsi à l'écart, du moins quant à la portée « ontologique » de la méréologie, de tout le débat réalisme-idéalisme » (p 8). Même s'il est juste que les débats réalisme-nominalisme ne doivent pas être confondus avec les débats réalisme-idéalisme, il n'en reste pas moins que le débat nominalisme-réalisme est lui aussi bouleversé quand on sort d'un cadre déterminé par une logique ensembliste-identitaire.

N2 réfère à une position ontologique opposée. A l'inverse du célèbre rasoir, il multiplie les entités. Serge Viderman en est un représentant selon moi emblématique pour ce qui est du champ psychopathologique. « L'inconscient est ce que nous en disons », formule qui a tellement été reprochée à Viderman par ses adversaires s'entend selon la définition minimale de Michon. Mais dans le contexte « déconstructif » de *La construction de l'espace analytique*, l'affirmation « x est ce que nous en disons » ne signifie pas qu'on a affaire à une « fausse réalité » qu'il conviendrait d'éliminer ; on est entré dans un monde où le nom crée la chose et où il n'y a pas d'autre chose que celle que crée le nom. La réalité cesse d'être en excès sur un nom. N2 ne conçoit le réel que comme effet de langage. La réalité pour lui ne précède pas le langage. Rien ne préexiste à la nomination ni ne l'excède de quelque façon que ce soit, ce que n'accepterait évidemment pas R1. Pour ceux que j'appelle N2, rien n'est vrai si personne n'est là pour le penser. Tout relève non seulement de la pensée mais plus radicalement de la nomination. Il ne s'agit donc plus pour N2 d'exclure de l'ontologie ce « x » qui n'est qu'un nom; c'est notre réalité humaine. Nous n'en avons pas d'autre: croire en une réalité qui ne soit pas effet de langage relève pour le nominaliste du deuxième type de la naïveté, autrement dit de l'« illusion référentielle ». A la limite, il y a autant de « réalité » que de langage. C'est pourquoi je qualifie N2 de « nominalisme exubérant ». Pour lui, il n'y a rien hors du symbolique. N2 fait des choses avec des mots (« l'inconscient est ce que nous en disons »); ce que ne font ni le N1 ni R1! Mais il fait aussi des mots avec des choses ! Au réaliste qui lui oppose que l'inconscient a une existence autonome, il répond que cette existence n'est qu'un nom ! C'est en fait l'écart entre réalité et langage qui disparaît chez lui. En terme richirien, on dira que la tautologie symbolique dans ce cas s'est effondrée en tautologie logique revendiquée.

Notons encore que N2 revendique sa position même s'il n'emploie pas le terme de nominaliste. Il se dit volontiers relativiste, post- moderne, il ne croit pas à une réalité en dehors du langage, non pas qu'il soit idéaliste, mais il pense que si elle existe, on n'en peut rien dire parce qu'on y a aucun accès ; la référence au noumène kantien est alors fréquente. Pour résumer, N2 fait volontairement siennes les caractéristiques reconnues par ceux qui travaillent sur la question comme étant celles d'un nominalisme non économe, sans pour autant sans la plupart des cas se dire tel.

N3 quant à lui n'est pas à la différence de N1 et N2 revendiqué; il ne lui viendrait pas à l'idée de se nommer lui même nominaliste, ou alors ce serait sur un segment limité de son champ de réflexion et c'est N1 qu'il revendiquerait alors. Les positions qu'il revendique comme siennes sont même franchement, du moins à première vue, réalistes. Son nominalisme est involontaire c'est à dire que c'est toujours un autre qui dit de lui qu'il est nominaliste au sens de N3. Dans ce dernier cas, l'auteur ni n'emploie le terme ni ne prétend valoriser les entités créées de toute pièce par un effet de langage; mais il tombe en quelque sorte dans une illusion transcendantale. C'est par exemple Husserl croyant rencontrer la chose même, le pur phénomène, mais ne voyant pas que les mots qu'il utilise pour l'aborder l'ont déjà découpé selon une institution symbolique. Il est nominaliste à son corps défendant. N3 confond ainsi (ne s'en rend pas compte) dimensions symbolique et phénoménologique, en sorte que son « phénomène » n'est que l'ombre d'un nom.

Richir a bien mis en évidence cette forme particulière de nominalisme dans certains textes de Husserl où « l'eidétique husserlienne est indissociable du concept ». Pourtant Husserl revendique une position non relativiste. Pour lui, la logique est indépendante de la psychologie et il se pose en réaliste quand contre Kant, il soutient que l'objet n'est pas seulement l'objet sensible : animal, rouge, existent au même titre que César. De ce point de vue Husserl rejoint le réalisme de Frege, mais aussi le réalisme médiéval! Ce qui explique le fait que Richir puisse parler à plusieurs reprises du « platonisme phénoménologique »³⁴ de Husserl, tout en qualifiant également par ailleurs sa position de nominaliste! On finit pas comprendre qu'il n'y a là nulle contradiction, mais cette compréhension survient seulement à partir du moment où on a introduit dans l'analyse la différence entre symbolique et phénoménologique.

Il faut en fait distinguer:

-1) l'*attitude* revendiquée par Husserl et qui est bien un réalisme, mais un réalisme dans lequel la nomination tient une place essentielle : par exemple, « rouge » existe indépendamment de notre esprit.

-2) l'interprétation que fait Richir de ce réalisme revendiqué : c'est ce qu'on pourrait appeler un peu bizarrement un « nominalisme phénoménologique », parce qu' Husserl ne voit pas toujours ce que l'Institution Symbolique a déjà introduit de découpage et de détermination dans ce qu'il prend pour un pur phénomène. C'est en ce sens que Marc Richir dit de la phénoménologie de Husserl qu'elle est la plupart du temps « symbolique » (tel est aussi le jugement de Jacques Garelli). Le réalisme revendiqué par Husserl est donc un faux réalisme qui ne voit pas qu'il tombe dans le piège de l'illusion transcendantale. N'importe quel lecteur qui a saisi la nécessité de la différence entre symbolique et phénoménologique est à même de qualifier ce « réalisme » de nominalisme au sens de N3, et dire de Husserl que s'il revendique R1, il n'en reste pas moins qu'il tombe bel et bien dans N3.

Il est loin d'être sans intérêt de situer les uns par rapport aux autres ces différents N et R. On observera que N2 et N3 s'opposent quant à la revendication de leurs positions respectives, (en ce que ce que le premier revendique, arrive à l'autre sans qu'il le veuille); tout autant que N1 et N2 s'opposaient sur la question du principe d'économie ontologique.

Ajoutons une précision d'ordre chronologique. Bien que N1 soit effectivement le premier apparu, il ne faudrait pas en déduire que N1, N2 et N3 traduisent une succession temporelle. Je dirais que N1, N2 et N3 coexistent aujourd'hui. N2 était de toute évidence inconcevable avant le « *linguistic turn* », mais il n'a évidemment pas fait disparaître N1, bien au contraire ! Quant à N3, il est impensable, indétectable, i-localisable tant qu'on n'a pas distingué phénoménologique et symbolique.

Par ailleurs, on peut très bien être N à un titre et R à un autre. Pour ma part, je dirais que je défends une position réaliste phénoménologique de par mon souci prévalent de maintenir un contact entre le langage et *quelque chose* qui est hors langage sans être une chose avec une identité définie (c'est plutôt une *Sache*) (R3), mais qu'en ce qui concerne la dimension symbolique, je suis partagée: d'un côté je prétends être réaliste (R2) en ce qui concerne l'inconscient fait de langage délangagisé; à la différence de Videman, je ne dirai jamais que

³⁴ Richir(M), La crise du sens et la phénoménologie, J. Millon, 1990, p.171. Voir aussi Phénomènes temps et êtres. Ontologie et phénoménologie, J.Millon,1987, p. 67

« l'inconscient est ce que nous en disons », parce que l'inconscient « symbolique » constitue pour moi une *instance critique* qui résiste au « dire n'importe quoi » à partir de la parole d'un patient. Que cette instance critique ne puisse jamais être thématifiée ne change rien à l'affaire. Croire qu'il y a quelque chose même si on sait que jamais on ne le rencontrera « en personne », « ici et là en chair et en os », n'est pas pareil que dire que ce quelque chose n'est qu'un effet de langage ! La difficulté est que le « quelque chose » en question n'est pas non plus un en-soi ! C'est bien là toute la difficulté à le penser. C'est quelque chose qui produit des effets et à la limite n'existe qu'en tant que tel. Mais c'est un « *non n'importe quoi*, quelque chose qu'est pas rien, donc bel et bien quelque « chose » que l'on est déjà en mesure de pouvoir *rater*. » pour reprendre les mots auxquels recourt P. Posada pour évoquer « la proto-individuation minimale de l'*ipse* du sens à faire ». Sauf que là, quand il est question de l'inconscient symbolique, on n'est plus dans le sens à faire mais dans le non-sens surgi de l'échec de cet « à faire ». Ce non-sens est aussi contraignant que le sens, ce qu'oublie Viderman !

Dans le chapitre dont ce texte est extrait, j'écrivais : « Je revendique par ailleurs une position nominaliste (N1) en ce qui concerne les horizons *symboliques* de sens: ils n'existent pas hors d'une institution symbolique même si pour rester des horizons de sens ils doivent être ouverts sur la dimension phénoménologique ». Ce point qui me paraît problématique devrait sans doute être révisé .

Je n'ignore pas que le lien que je fais entre nominalisme et relativisme n'est pas admis à l'unanimité. Par exemple, C. Michon auquel je me suis référé de façon positive ne l'admet pas :

« une attitude épistémologique comme le scepticisme ou le relativisme (...) n'ont pas évidemment partie liée avec le nominalisme. »³⁵ Evoquant E.Gilson qui voyait un lien entre relativisme et nominalisme, Michon dit de ces thèses qu'elles « n'ont plus cours aujourd'hui »

et ajoute encore que « Dans son livre, C. Panaccio s'est opposé au lien établi par Goodman entre nominalisme et idéalisme linguistique. »³⁶ Quant à moi, je considère que le nominalisme contemporain « exubérant » dont je parle est *toujours* corollaire d'une position épistémologique relativiste. Mais cela se justifie me semble-t-il par le fait que j'accorde à N2 une véritable conformité à ce que Michon lui-même définit comme nominalisme!

Ce qu'il faut bien voir, c'est que le surgissement dans la pensée contemporaine d'une dimension non-ensembliste, non-identitaire, telle qu'entre autre C. Castoriadis la pense dans *L'institution imaginaire de la société*, de même que Marc Richir et Jacques Garelli, mais déjà auparavant, Gilbert Simondon, modifie radicalement la façon dont on a posé jusqu'ici la question du rapport entre langage et « réalité », langage et hors langage. C'est le surgissement de cette pensée non ensembliste-non identitaire, de la dimension phénoménologique, qui a conduit à

³⁵ La dénomination, pp. 124-125

³⁶ *ibid*, p. 125

concevoir une référence non objectale ; et c'est elle aussi qui a obligé à réviser les idées sur le nominalisme en y introduisant des subdivisions nouvelles.

Dès qu'on ne conçoit aucune dimension hors de l'institution symbolique, on tombe forcément dans le nominalisme en ce sens désormais péjoratif: absence de dehors de l'institution symbolique et usage nominaliste du langage vont de paire. Mais l'introduction dans la pensée de la dimension phénoménologique, si elle ouvre une possibilité nouvelle de concevoir le dehors du langage (évitons ici le terme de référence, à moins d'ajouter « non-objectale »), fait aussi apparaître bien des difficultés. La position de Marc Richir soulève de nouvelles questions: où situer le phénomène de monde? Tout à fait hors de la pensée? Non, parce qu'alors on aurait affaire à un en-soi, c'est à dire tout autre chose que du phénomène « comme rien que phénomène ». Dans la pensée? Mais dans ce cas, qu'est ce qui fait la différence avec une position « nominaliste »? Quand la pensée aborde ces questions, elle ne tarde pas à être emportée dans une dérive qui conduit rapidement à un abîme et il devient urgent de retrouver un point fixe auquel s'accrocher. C'est cette dérive qui a longtemps compromis l'avancée de mon propre travail; c'est la recherche de ce point fixe qui en a motivé la poursuite. Avec en plus la conscience que « fixe », ce point, il ne le sera que provisoirement !

